



E – J’ai lu quelque chose de quelqu’un dont je ne connais pas le nom, un allemand, qui fait partie de ce courant que j’ignorais totalement de psychiatrie phénoménologique. Ces gens qui ont lu attentivement Heidegger, et plus particulièrement encore Husserl, prennent littéralement Freud à partie sur cette fameuse phrase : l’inconscient est intemporel. Ils montrent que dans le texte de Freud les choses sont infiniment moins simples, puisque dans la deuxième topique il y a une certaine réintroduction du temps au niveau de l’inconscient. Et, ce qui est encore plus intéressant pour nous, ils expliquent que, selon eux, aucune approche de la psychose n’est possible si on ne pose pas avant tout le problème du temps et des modifications temporelles de la conscience. Je trouve que c’est un texte que l’on pourrait traduire en français.

P – Mais tu sais même l’inventeur de la schizophrénie était de la même bande, L.

F – Minkowski.

P – Oui, mais lui n’était pas allemand. C’est un polono-français qui a écrit, entre autres *Le temps vécu des schizophrènes*. Peut-être faut-il lire ce livre justement, c’est très intéressant. Il parle des états maniaques, de l’épilepsie... Et cela a été repris en France, au fond, de façon beaucoup plus classique par Henri Ey qui a essayé d’intégrer cela dans une théorie organo-dynamique. Effectivement il y a une interprétation par Minkowski des états maniaques et mélancoliques presque uniquement en termes de temporalité, de facteurs temporels : stagnation du temps, ralentissement, accélération du temps. Il faudrait faire autre chose que d’exhumer simplement ces textes.

F – Plutôt que de traduire un texte, il vaudrait mieux faire un travail là-dessus, ce serait bien. Le thème qui me viendrait tout de suite à l’esprit, c’est de reprendre déjà l’exposé que vous avez fait sur les rêves, avec cette notion que vous avez amenée, de longue durée dans les rêves. Ce pourrait être tout à fait étonnant de voir que déjà le temps de la vie quotidienne est l’objet de ruptures très marquées selon qu’on parle à quelqu’un ou que l’on s’ennuie dans un coin, que l’on est déprimé, qu’on lit ou qu’on tape à la machine. Pendant le rêve, il y aurait une situation paradoxale : on aurait en même temps des phénomènes de discontinuité du temps très accélérés, immédiats, et de longues durées qui s’instaurent. C’est comme s’il y avait une distension des dimensions du temps. Autrement dit dans le temps capitalistique on fait une pondération des temps et au-delà d’une certaine rapidité, c’est la fuite de pensées, la manie, etc. Et au-delà d’un certain ralentissement... Tandis que là c’est comme s’il y avait une multiplicité, un éclatement des temps.

T – Je voulais dire que le temps du rêve n’est pas linéaire. Même chose dans le délire. Il y a cette impression de longueur, de série même, mais ce n’est pas un temps linéaire, c’est une autre sorte de continuité et une autre sorte de discontinuité.

P – Quelqu’un peut faire un rêve qui se déroule de façon à peu près linéaire jusqu’à un certain point. Puis là, premier embranchement, il se passe une certaine histoire. Ensuite on revient au point de séparation et on reprend une autre branche, donc on fait retour et on repart, comme s’il y avait plusieurs possibilités. Dans le temps, c’est vécu comme un phénomène très particulier : retour en arrière et on recommence, autre scénario possible.

T – Mais c'est le langage aussi qui change quand tu le racontes, parce que le langage est un peu linéaire, alors quand tu le racontes tu as ces impressions-là, mais quand tu le rêves, ça va tout seul, c'est évident, tu n'es pas perdu.

G – Quand tu racontes, tu es obligé d'aplanir sur une sorte de surface quelque chose que tu sens...

F – Cela se double d'une opération sur l'intérêt, l'investissement du rêve. Une expérience fréquente : au réveil tu as le souvenir d'avoir rêvé quelque chose de très long, de très développé, immense. Tu cherches à en garder quelques éléments, tu as un sentiment de déception parce que tu t'aperçois que très vite tu en as perdu au moins les 9/10. Tu en gardes donc quelques éléments qui te semblent finalement peu intéressants, tu as l'impression d'avoir manqué plein de choses, et puis quand tu sémiotises ces quelques éléments, tu t'aperçois qu'ils partent dans des tas de directions, tu découvres une étrangeté secondaire et donc une richesse propre aux éléments qui te paraissaient banals, sur fond de l'ensemble de ce qui a été perdu. Et d'un seul coup c'est comme une sorte de résidu d'uranium enrichi qui lui-même est porteur d'un tas de choses. Donc cela va dans la même hypothèse de rhizome de temps, c'est-à-dire que tu as la nébuleuse en expansion de l'ensemble du rêve. Tu en gardes un élément et tu te rends compte qu'il est lui-même en expansion.

G – J'avais cessé de noter mes rêves pendant un certain temps et quand j'ai voulu m'en souvenir, rien. Et puis un jour, j'ai chopé un bout, et puis un autre jour j'ai chopé un autre bout, et puis, au bout d'une semaine j'ai fait un rêve qui contenait les autres rêves, une fresque, ce n'était pas les mêmes images, mais cela se recomposait.

T – Cela me fait penser à la vision de certains insectes, des mouches en particulier qui ont 4 000 ommatidies, 4 000 petites facettes de plusieurs choses et les rêves me font parfois penser à cela. Au lieu de voir une chose, puis une autre, puis une autre... une vision beaucoup plus démultipliée.

F – Moi ça me fait penser beaucoup à des cellules de musique répétitive. Comme des séquences répétitives, évidemment de longueur différente, de rythme différent, mais aussi de matières d'expression différentes. Là évidemment j'introduirai mes cartes-schémas : telle musique répétitive d'un certain nombre de flux, d'éléments, d'images, etc. C'est le cas des processus qui cherchent à se glisser là-dedans, qui cherchent à donner leur logique machinique propre. Tu as aussi des univers qui s'imposent comme tels, comme ils peuvent. Des mutations brusques qui font que les mêmes éléments sont éclairés brusquement totalement différemment puisqu'ils ne sont plus du tout dans les mêmes systèmes de référence incorporelle. Et puis alors tu as surtout – ce serait peut-être la dominante – ce qui reviendrait à la fonction première du rêve chez Freud qui est de dormir, tu as un territoire du rêve, des territoires du rêve, des découpes territoriales dans des rapports segmentaires qui cherchent à s'imposer, qui traversent. C'est comme une musique à quatre dimensions, mais qui les unes à travers les autres cherchent à se combiner et à défendre leur propre logique.

M – Un de mes patients me raconte un cauchemar. Il parle d'un serpent qui le menace mortellement. Et je fais le même rêve que lui. Je rêve qu'un serpent me mord et je me dis dans ce rêve : s'il est mortel, j'ai le temps de le savoir parce que je vais mourir. Il n'est pas mortel immédiatement. J'avais un minimum de marge et c'était là la différence entre les deux rêves. À la séance suivante j'ai raconté mon rêve à ce patient qui a beaucoup ri.

P – Un de mes patients m'a dit un jour : il m'est arrivé quelque chose d'étrange ; j'étais l'autre jour chez des amis dans une maison à la campagne, tout près d'une forêt et il faisait très beau ; j'étais dans le jardin sur une chaise longue avec un roman très intéressant ; et je lisais et il y avait du vent

qui passait dans la forêt, j'entendais le bruissement des arbres, il y a eu un rayon de soleil qui est arrivé à un moment donné, j'étais inondé par ce soleil, puis j'entendais dans la maison jacasser des gens, des femmes surtout qui étaient peut-être en même temps en train de faire de la cuisine, quelque chose de très doux, très enveloppant et qui annonçait vraiment des moments très heureux à venir, et vraiment je me sentais très bien. J'étais donc en train de lire ce roman, tout en entendant tout cela, et à un moment donné, j'arrête de lire, je pose mon roman sur mes genoux et je me dis : Comme ce serait bien d'être dans un jardin, sur une chaise longue, avec un bon roman, près de la forêt, dans le soleil et puis il y aurait des gens qui seraient dans une maison à vingt mètres, mais je les entendrais parler parce que, etc. Et toute cette scène là en quelques secondes n'était plus qu'un désir, qu'un souhait à venir, et pas du tout quelque chose qu'il était en train de vivre, une suspension complète du présent du temps, un territoire de rêve qui se délimite tout seul. Il était très frappé, mais tout à coup se dit : mais que se passe-t-il ? Mais c'est cela !

Cela m'a paru très étrange comme expérience. C'était d'ailleurs dans une série très intéressante de phénomènes de dédoublement. Il y avait eu un autre rêve moins intéressant parce qu'un peu trop évident où il se faisait l'amour à lui-même, où il était lui assis sur ses propres genoux, il avait des seins et il se faisait l'amour tout en sachant que l'autre était lui.

F – C'est la même structure que l'autre rêve.

P – Oui mais c'est beaucoup plus spatial et l'autre est plus temporel. J'ai trouvé cela très intéressant parce que ce que l'on connaît déjà très bien, ce sont les sensations de déjà vu, justement tous les rêves épileptiques ou les sensations dostoiewskiennes de déjà vu et ce que l'on connaît moins c'est cela. C'est la première fois que j'entends parler comme cela d'une projection en avant de quelque chose que l'on vit. Ce n'est pas une sensation de déjà vu, c'est une sensation de pas-vécu à vivre de quelque chose qui est vécu.

E – Le rêve n'existe plus ici qu'en tant que pure matière d'expression d'une certaine manière, puisque le contenu est là. Il est vrai que l'on avait l'habitude de définir le rêve par des contenus. Le problème est de savoir comment s'enchaînent les contenus parce qu'il en manque toujours des bouts. Vieux problème ! Et ce qui échappe toujours à cette volonté de trouver ce qu'il y a entre, c'est le territoire du rêve en tant que tel, c'est son épaisseur, celle-ci n'étant que sa temporalité propre. Simplement on ne la connaît qu'au niveau du symptôme, au niveau du manque, sur ce qui manque entre deux points singuliers. Dans ce que raconte P. il y a l'affirmation d'une pure matière d'expression, c'est-à-dire d'une pure intrusion dans un autre type de temps, puisque le contenu, lui, est du déjà donné.

P – Ce qui m'intéressait beaucoup dans ce rêve, c'est qu'en général on parle, les lacaniens en particulier, très facilement de « l'autre scène ». En effet, ils parlent du rêve comme d'un espace, quelque chose de toujours topologique. Et là, tout d'un coup, cette autre scène n'est pas une autre scène, mais un autre temps, un télescopage en quelque sorte qui fait que tout d'un coup le temps présent est littéralement projeté en avant, virtualisé.

F – Mais ce n'est pas seulement du temps projeté en avant, virtualisé, puisque c'est la limite même du temps qui est proposée. Des blocs de temps se referment sur eux-mêmes. Peut-être pourrait-on dire plutôt que c'est une certaine production de subjectivité qui trouve ses limites. Dans un cas, celui du deuxième rêve, dans l'espace du corps où il se fait l'amour à lui-même, où il s'étreint lui-même – ce qui paradoxalement ressemble beaucoup au rêve de M. par rapport à celui de son patient, avec cette petite marge (de sécurité) pour juste en saisir une différentielle qui est l'essentiel finalement pour pouvoir s'en tirer : eh bien oui ! on peut faire ça, mais avec juste au dernier moment ce geste : salut !

Cela renverra à la question : à quoi cela sert-il finalement ? Quelle fonction cela a ? Quel type de production de subjectivité fait-on dans cette situation-là ? Et quel usage en fait-on ?

G – Il y a constitution du possible par suppression de la limite ; des éléments de possible absolument fabuleux. Et je crois que c'est effectivement lié au fait qu'il n'y a plus le temps chronologique, donc une possibilité créatrice nouvelle s'inscrit dans cette dimension-là. Plus de limite.

F – C'est-à-dire qu'il n'y a plus les actes de référence généraux universels. Si on garde cette idée que le temps et l'espace sont définis comme coordonnées capitalistiques, il y a des coordonnées d'échangisme généralisé qui sont l'argent, qui sont le temps, à commencer par le temps de travail entre autres, qui sont le temps de Virilio, l'espace de communication ; en principe à énergie égale et à masse égale on va n'importe où, en fait ce n'est pas du tout comme cela que ça se passe ; en particulier quand on est agoraphobique, on ne se déplace pas dans l'espace comme on veut et on ne se déplace pas dans le temps comme on veut, ne serait-ce que pour la bonne raison qu'on tombe sur le serpent, la mort, etc. On s'aperçoit que la notion de temps universel est totalement en dehors de la réalité de notre subjectivité et que l'on a affaire à des références qui sont soit totalement singulières, c'est-à-dire que le temps et l'espace dans lequel on est, on n'en a rien à exprimer à personne parce qu'on est tellement dedans qu'ils sont totalement intraductibles. Ce n'est pas toi qui mourras à ma place, ce n'est pas toi qui feras quoique ce soit dans cet ordre-là. Ou alors ce sont des références territorialisées. Je peux faire cela dans un certain temps, un certain rythme, un certain espace, dans les limites de là à là. Mais si on me change d'espace, si on change mes coordonnées subjectives, alors là je ne peux plus du tout. Il me semble que les catégories de temps transcendant et d'espace sont des catégories qui doivent être uniquement situées dans le cadre d'agencements. Cela peut être capitaliste, on peut les appeler autrement, mais enfin ce sont des agencements de sémiotisation sociale. À partir du moment où tu es dans une sémiotisation soit onirique, soit névrotique, soit poétique, ou autre, il est évident que la notion même de temps et d'espace – comme on l'entend – ne tient pas debout du tout. C'est là que peut-être on peut réintroduire des coordonnées de référence qui ne sont plus les coordonnées universalistes spatio-temporelles telles que : là, dans cette subjectivité, c'est mon territoire, ou là ça n'est pas du tout mon territoire, ou c'est le territoire conjugalo-familial, ou professionnel, ou clanique. Et puis il y a un seuil où on n'y est plus ; là dans tel type de dimensions c'est mon processus, c'est mon phylum, ça ça va, ça je sais le faire, ça je peux le faire jusque là, et puis là ah non ! ça s'arrête. Ou bien c'est le processus de mon groupe, si je suis dans telle situation, dans tel contexte, bon. Il faut alors réintroduire les autres coordonnées de ce que sont les seuils en deçà desquels ce n'est pas la bonne constellation d'univers, ça ne fonctionne pas, ça ne donne rien, et ce que sont les phénomènes de discernabilisation de flux, d'intensité, d'hétérogénéité de flux pour que ça passe. Mais quoi ? On peut appeler ça du temps, mais on peut dire aussi de la temporalisation ou de la subjectivation. Finalement, un certain type d'agencement.

N – Dans ce temps-là, je peux trouver quelque chose...

F – Ce n'est même pas *dans* ce temps-là, c'est : je peux temporaliser, il y a agencement de temporalisation ou des rapports spatio-temporels dans cet agencement. Et dans tel autre, comme dans le rêve que tu évoques, comme si la pente sautait, c'est ainsi.

J'ai envie de reposer une question, c'est : dans quel contexte, à quel prix (dans tous les sens du mot *prix*) y a-t-il traductibilité des temps ? À quel moment est-on effectivement dans un phénomène de traductibilité à soi-même du temps ? Est-on bien le même ? Dans le même continuum ? Dans le même processus ? Qu'est-ce qui fait qu'il y a des seuils où l'on n'est plus à soi-même dans la continuité du temps ? Expérience psychotique, expérience onirique, l'expérience de dissociation, c'est le fait qu'il y a des temporalisations qui sont disjointes. On ne peut même pas dire qu'on est au carrefour de plusieurs agencements. Cela s'agence dans des subjectivités hétérogènes.

E – Il me semble qu'à côté de ce temps défini par le territoire, puisque tu définis l'agencement en tant que micro-territoire (exemple de P.), on peut aussi imaginer un autre temps qui serait un temps lui-même conçu en tant que composante de passage, c'est-à-dire passage entre les différents territoires, et c'est précisément ces franchissements de seuils qui donnent l'impression d'un temps autre, d'un temps qui n'est pas, lui, référentiel dans un système d'équivalents de traductibilité, dans un système capitalistique.

F – Oui, c'est tentant, sauf qu'il y a toutes sortes d'éventualités. Ce que tu évoques, c'est une rupture de constellations d'univers et, à un moment, on passe brutalement à un autre registre.

E – Pas forcément brutalement !

F – Alors ce serait donc la façon de ne pas passer brutalement ; ce serait le glissement d'une constellation à une autre. Et effectivement l'on doit moduler cela dans la vie normale, quotidienne, car on est sans arrêt en train de moduler ces glissements, ces passages, on négocie ces virages d'un territoire à un autre dans un rapport diachronique entre toutes les façons de s'accrocher aux différents territoires, aux flux, etc. Mais ce qui est surgissement d'un capital de possibles est aussi quelque chose qui peut faire éclater tous les possibles et les paralyser. C'est un peu ce qu'on disait avec Deleuze sur le corps sans organe. Il y a aussi une façon de se faire un corps sans organe qui fait éclater totalement les organes et aboutit à ce qu'il n'y ait plus aucune possibilité d'articuler, de faire se continuer un processus. Les Grecs mettent la phronésis, la prudence au centre, les stoïciens...

E – C'est surtout Aristote.

F – Oui. La phronésis serait une micro-politique qui permettrait ces passages de production d'une subjectivité à une autre sans aller s'étaler totalement...

E – Il faut faire un tout petit peu attention à ce type de notion parce que, en particulier chez Aristote, la phronésis a toujours une fonction de médiation dans le sens le plus horrible du terme, c'est vraiment *la* dialectique. C'est une machine à broyer de la différence et à reposer sans arrêt l'identité. Donc, je ne sais pas si l'exemple de la phronésis serait une bonne composante de passage. C'est à la fois un facteur d'inhibition et de réalisme, au sens le plus « petit bourgeois » du terme, pour reprendre les catégories des philosophes anglais marxistes des années cinquante.

S – Pour moi, le rêve aurait une sorte de fonction-congélateur. Comme si les agencements de temporalité en fonction du rêve pouvaient être suspendus n'importe quand. Dans la réalité quand on a terminé, on a terminé. Dans le rêve, cela peut toujours être repris un beau jour, très longtemps après, dans un autre rêve. Dans la réalité ça a pris ou ça n'a pas pris. Dans le rêve, les agencements-mayonnaise peuvent toujours être repris autrement. Comme si chaque composante était suspendue, emmagasinée et, à une occasion quelconque, pouvait être recomposée autrement.

F – Mais c'est un peu contradictoire avec ce que vous aviez fait comme travail sur le rêve, à mon avis. Les éléments du rêve peuvent être repris sans pour autant que cela interdise l'idée d'un processus irréversible qui s'exprime à travers la ligne des rêves. Auquel cas finalement on aurait une historicité, une histoire, une longue durée des rêves qui serait tout à fait comparable à la longue durée historique, quelles que soient d'ailleurs les mêmes illusions que l'on retrouve dans l'histoire comme dans le rêve du déjà-vu, du retour en arrière : ça c'est une révolution, on a déjà vu ça 36 fois mais... Parce que sans cela, tu as l'air de présenter les choses comme s'il y avait au fond une malléabilité, une sorte de rapport de réversibilité complet existant dans le rêve alors qu'il n'existerait pas dans la

réalité. Personnellement moi je ne ferai pas du tout l'opposition entre l'imaginaire et le réel. Je crois que ce sont deux types de réalités, ou deux types d'imaginaire, comme on veut, qui engagent évidemment des éléments de répétition, même des éléments d'éternité, si on veut, comme les univers incorporels, et puis des retours de flux, des fluctuations de toutes natures, mais qui engagent aussi des processus irréversibles. D'ailleurs tu peux très bien perdre une guerre dans un rêve et une fois pour toutes, seulement tu ne peux peut-être pas localiser quand est-ce et où tu l'as perdue et comment. Dans l'histoire, c'est la même chose que dans les rêves. Les historiens ne font que ça, de reprendre le récit de l'histoire, ils le reprennent dans tous les sens. Le récit historique et le rêve me paraissent être la même méthode générale. Qu'ils n'arrêtent pas de réécrire l'histoire ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'histoire.

S – Moi je parlais plutôt de l'élaboration d'un rêve, qui peut reprendre un élément de temporalité suspendu pendant très longtemps.

F – Et quelle différence avec les modes de temporalisation réels ? Les artistes reprennent les processus qui ont été suspendus depuis deux mille ans. Ils repartent au même point. Les philosophes aussi redécouvrent et repartent sur une piste oubliée.

S – Un acteur peut reprendre une pièce, un texte qui date de plusieurs siècles. Pour le rêve, on reprendrait ce qui l'a inspiré, ce qui a fait écrire ça.

X – Ce n'est pas joué, ce n'est pas une représentation.

F – Ce n'est pas un réaménagement, une représentation. C'est toujours un réagencement, une production aussi bien de subjectivité que de réalité. On reprend toujours tout à zéro dans cette affaire quelque part, que ce soit dans le rêve, dans l'histoire ou dans l'art ; même quand on répète. Pourquoi je chicane un peu ici ? C'est peut-être un peu un procès d'intention que je fais à ce moment-là. En ce sens que si on fait cette différence, on va peut-être réintroduire une sorte d'axiomatique qui consisterait à diviser les données en deux parties : celles qui seraient du bon côté de la créativité, de la possibilité de reprendre ses billes, de la sécrétion d'un possible libre. Tandis que sur le versant de la réalité, le gong est tombé, ce coup-ci c'est classé, c'est passé dans le passé, c'est passé dans le réel, tu ne peux pas reprendre tes billes, reprendre tes coups. Alors finalement, à ce moment-là, avec toutes les conséquences méthodologiques que cela aura pour l'analyse des conventions de l'inconscient. Mais on peut imaginer une autre perspective, et ce serait un peu ma tentative, qui serait de dire : on peut aussi bien travailler l'inconscient dans les dimensions imaginaires que dans les dimensions du présent ou que dans celles du futur en train de se faire. Simplement, effectivement, cela n'engage pas les mêmes types de coordonnées.

E – Oui, dans le type de différenciation que tu introduis, S., je vois une différenciation freudienne. D'un côté, le principe de réalité. Je l'assimile au temps et le temps, quelque part, c'est le principe de mort. Et puis d'un autre côté, il y aurait effectivement un temps onirique qui serait intemporel, mais que nous, par une sorte de perversion, on appellerait Temps, le vrai temps.

S – Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

F – Je ne suis pas persuadé – c'est peut-être une phase de ma psychopathologie personnelle – qu'il y ait une grande différence entre ce qui se passe dans le rêve et ce qui se passe dans la vie éveillée. J'ai l'impression que ce sont des modes de sémiotisation qui se superposent avec des dominantes, mais il faudrait peut-être introduire la problématique de l'attention : des seuils de conscience, des

seuils d'attention distendent et, à ce moment-là les processus du rêve se mettent en marche. Ils se profilent, s'infiltrant dans les modes de sémiotisation dominante, contrôlés, attestés par les relations sociales, les relations de communication, les significations dominantes, tous les cadres linguistico-sociaux et légaux de la vie éveillée, mais il me semble qu'ils se superposent complètement. Et inversement d'ailleurs, au sein du rêve, il y a aussi cette négociation perpétuelle, ce discours de la réalité qui traverse toujours toutes les situations. Autrement dit, le rêve n'est pas la voie royale de l'inconscient.

P – Celui qui décrit le mieux ce genre de communication, finalement, c'est Michaux. Il arrive à raconter cela en faisant les passages les plus subtils dans ses écritures.

F – Je ne ferai pas de procès d'intention à S. Mais c'est sûr qu'il y a une disposition pythique : ah voilà ! j'ai trouvé une matière, un marc de café, un truc qui va me permettre d'accéder aux joyaux du possible. Le rêve, bof ! oui.

P – Le dernier film de Bergman, *Fanny et Alexandre*, est très beau de ce point de vue là. Un glissement des temporalités brise sans arrêt l'unité logique d'un récit. Les grands temps, relativement spécifiés, font beaucoup penser à la thématique strindbergienne du paradis, de l'enfer, du purgatoire, etc., mais ils sont complètement traversés par une multiplicité de situations très délimitées, ponctuelles, d'éléments dont on ne sait plus du tout, à un moment donné, s'ils appartiennent au réel ou à l'imaginaire. J'ai rarement vu au cinéma, même Fellini, arriver à faire cela aussi bien. Fellini, au fond, n'est pas arrivé à traiter la matière-temps dans ces situations de passage. Il s'appuie continuellement sur des références spatiales, des zones de passage géométriques, des défilés, des gouffres, ou simplement des systèmes techniques cinématographiques, fondus enchaînés, etc., là on est dans le temps du rêve, là on n'y est pas. Dans Bergman il se passe quelque chose et puis tout d'un coup tu te dis : cela ce n'est pas vrai quand même et pourquoi pas ? Puis tu passes dans autre chose et tu te demandes si tout ce que tu viens de voir est quelque chose qui est vécu ou bien si c'est un rêve. Et au lieu de te donner des clefs pour te faire comprendre qu'on passe d'une scène à une autre, des clefs spatiales, il joue uniquement sur le registre du temps et il te laisse complètement dans l'ambiguïté. Tout le récit est ainsi.

F – Ce qui serait un carrefour important pour nos préoccupations, serait de voir si, à la notion de temps de référence, d'espace de référence, on peut substituer celle des transformations, des devenirs. Une question massive va se poser alors. On nous dira : c'est très joli tout ça, mais vous avez complètement déssexualisé l'inconscient. Il n'y a plus que des devenirs, vous en avez fait quelque chose qui perd une dimension essentielle, l'intrusion des découvertes freudiennes, car enfin il se passe des choses, des luttes micro-politiques s'engagent dès la petite enfance et ce sont des luttes acharnées, une machinerie de la sexualité se déclenche, machine infernale. La question qui se poserait serait de savoir dans cette perspective d'inconscient transformationnel, où l'on ne se donnerait donc pas à priori des coordonnées de réalité, de temps, d'espace, de loi, etc., comment cependant rendre compte des épreuves micro-politiques, évidemment pas seulement celle de la scène primitive et des différentes scènes familialistes, mais aussi toute autre épreuve personnalologique et de pouvoir. Comment va-t-on les réinstaurer ? Les re-poser ?

C'est vrai qu'il y a là, en en faisant une fonction générale, la question de l'entrée de la fonction scénique et même théâtrale, pour moi au moins toutes les fois où une scène s'instaure explicitement dans le rêve, un territoire dans le territoire du rêve, où là se projettent, s'expriment, se mettent en scène les enjeux.

P – Cela fonctionnerait (la dite scène primitive par exemple) comme une clef de sol ou clef de fa, c'est-à-dire un codificateur initial...

P – Un codificateur capitalistique qui donne le ton de la langue exactement comme dans une société archaïque, à partir de la situation initiatique, c'est ainsi que ça se lit, que ça se passe ou qu'on traduira le reste. Et puis des clefs d'échangeabilité. Tu es un petit garçon puisque tu n'es pas une fille. Il faut prendre l'ensemble de la relation. Donc relation binaire, Phallus, non Phallus, identification, etc. Il me semble que c'est important d'essayer de prendre le problème par les deux bouts parce que sinon on va dire : il n'y a pas de processus primaire et puis, en fin de compte, il y a bel et bien toute cette chérie de mise en scène, d'entrée dans les épreuves micro-politiques, sexuelles et autres.

P – Quand on analyse, parmi tous les textes de Freud relatifs à la scène primitive, le rêve de l'homme aux loups, il me semble que c'est un peu la première fois qu'il fait retour à quelque chose qui se serait passé dans l'enfance du rêveur, à un an et demi en plus, une mise en scène fantastique, cinématographique. Il fait une enquête et dit : c'est à un an et demi et c'est à trois heures de l'après-midi, pendant la sieste des parents. On s'aperçoit que quand il fait cette enquête, sans arrêt il prend en compte (sans le dire parce que ce n'est pas nécessaire : il parle à des gens qui sont ses contemporains) toute une série de dispositifs, d'agencements qui sont considérés comme à la fois connus et universels : par exemple, la structure d'une maison, comment les chambres sont disposées, la place des portes, les rapports de sexualité à un moment donné ou le rapport à la nudité, ou le fait que la communication se fait essentiellement par le récit et qu'il n'y a pas encore la télévision. Et aussi les bonnes, très important, cela revient sans arrêt, ce sont les initiateurs par excellence !

F – C'est comme dans les sociétés antiques, on parle de tout, sauf des esclaves !

P – En tous cas, Freud, lui, donne tout cela. Et logiquement il faudrait maintenant dire : il y a certainement quelque chose qui joue ce rôle à l'heure actuelle, et l'on peut être sûr que ce ne sont pas les relations de papa et maman derrière la porte fermée avec des bruits, etc. Probablement quelque chose doit avoir cette fonction, cette importance « structurale », mais c'est tout à fait autre chose. Cela serait très intéressant de savoir quoi. Je pense un peu au poste de télévision mais je ne suis pas sûr que ça se passe sur cet écran, une sorte d'intuition comme cela.

F – On ne reçoit plus l'image dans le miroir mais on la reçoit dans la télévision. On a une fabrication mass-médiatique de moi qui est certainement très antérieure à tous les systèmes de découpe idéelle de soi-même, tels qu'ils étaient articulés avec les nourrices.

P – C'est vrai pour le moi, le moi morcelé, le moi sexué. Et c'est vrai pour les émois aussi, c'est-à-dire que j'imagine, je ne sais pas pourquoi, que les émotions les plus fortes ont peut-être lieu devant l'écran et pas du tout dans la chambre, à côté. C'est une hypothèse parmi beaucoup d'autres.